

## Adieux a la mer

Murmure autour de ma nacelle,  
Douce mer dont les flots chéris,  
Ainsi qu'une amante fidèle,  
Jettent une plainte éternelle  
Sur ces poétiques débris.

Que j'aime à flotter sur ton onde.  
A l'heure où du haut du rocher  
L'oranger, la vigne féconde,  
Versent sur ta vague profonde  
Une ombre propice au nocher !

Souvent, dans ma barque sans rame,  
Me confiant à ton amour,  
Comme pour assoupir mon âme,  
Je ferme au branle de ta lame  
Mes regards fatigués du jour.

Comme un coursier souple et docile  
Dont on laisse flotter le mors,  
Toujours, vers quelque frais asile,  
Tu pousses ma barque fragile  
Avec l'écume de tes bords.

Ah! berce, berce, berce encore,  
Berce pour la dernière fois,  
Berce cet enfant qui t'adore,  
Et qui depuis sa tendre aurore  
N'a rêvé que l'onde et les bois!

Le Dieu qui décora le monde  
De ton élément gracieux,  
Afin qu'ici tout se réponde,  
Fit les cieus pour briller sur l'onde,  
L'onde pour réfléchir les cieus.

Aussi pur que dans ma paupière,  
Le jour pénètre ton flot pur,  
Et dans ta brillante carrière  
Tu sembles rouler la lumière  
Avec tes flots d'or et d'azur.

Aussi libre que la pensée,  
Tu brises le vaisseau des rois,  
Et dans ta colère insensée,  
Fidèle au Dieu qui t'a lancée,  
Tu ne t'arrêtes qu'à sa voix.

De l'infini sublime image,  
De flots en flots l'oeil emporté  
Te suit en vain de plage en plage,  
L'esprit cherche en vain ton rivage,  
Comme ceux de l'éternité.

Ta voix majestueuse et douce  
Fait trembler l'écho de tes bords,  
Ou sur l'herbe qui te repousse,  
Comme le zéphyr dans la mousse,  
Murmure de mourants accords.

Que je t'aime, ô vague assouplie,  
Quand, sous mon timide vaisseau,  
Comme un géant qui s'humilie,  
Sous ce vain poids l'onde qui plie  
Me creuse un liquide berceau.

Que je t'aime quand, le zéphire  
Endormi dans tes antres frais,  
Ton rivage semble sourire  
De voir dans ton sein qu'il admire  
Flotter l'ombre de ses forêts!

Que je t'aime quand sur ma poupe  
Des festons de mille couleurs,  
Pendant au vent qui les découpe,  
Te couronnent comme une coupe  
Dont les bords sont voilés de fleurs!

Qu'il est doux, quand le vent caresse  
Ton sein mollement agité,  
De voir, sous ma main qui la presse,  
Ta vague, qui s'enfle et s'abaisse  
Comme le sein de la beauté!

Viens, à ma barque fugitive  
Viens donner le baiser d'adieux;

Roule autour une voix plaintive,  
Et de l'écume de ta rive  
Mouille encor mon front et mes yeux.

Laisse sur ta plaine mobile  
Flotter ma nacelle à son gré,  
Ou sous l'ancre de la sibylle,  
Ou sur le tombeau de Virgile :  
Chacun de tes flots m'est sacré.

Partout, sur ta rive chérie,  
Où l'amour éveilla mon coeur,  
Mon âme, à sa vue attendrie,  
Trouve un asile, une patrie,  
Et des débris de son bonheur,

Flotte au hasard : sur quelque plage  
Que tu me fasses dériver,  
Chaque flot m'apporte une image;  
Chaque rocher de ton rivage  
Me fait souvenir ou rêver...

---

Alphonse de Lamartine - ■ ■ - *Nouvelles Méditations poétiques*